

Les pépites de FAB Paris, foisonnement de tous les arts et toutes les époques

Le Salon qui remplace la Biennale des antiquaires est un événement annuel qui prend place cette année au Grand Palais éphémère jusqu'au 26 novembre. Il offre de nombreuses pépites de l'histoire de l'art, depuis une tête cycladique jusqu'à une peinture Nabi de Maurice Denis en passant par un instrument de musique japonais destiné à la guerre.



Maria Elena Vieira da Silva (1908-1992) « Le Désastre », 1943. Gouache sur carton. (DR)

Après la mort lente d'une Biennale des antiquaires qui cherchait ses repères, après le lancement d'un Salon de tableaux anciens en quête laborieuse de dynamisme, voici un nouveau Salon d'antiquités à Paris qui leur succède avantageusement. Car il présente, enfin, de nombreux atouts.

D'abord FAB Paris (pour Fine Arts la Biennale) ne se trouve relégué ni sous les plafonds bas du Carrousel du Louvre ni au palais Brongniart. Il est logé, pour cette année encore, dans l'épicentre des événements artistiques commerciaux parisiens : le Grand Palais éphémère. Avec 110 participants dont 30 % d'étrangers, il est loin de jouir d'une réputation internationale, mais son offre occupe un créneau pertinent.

FAB Paris ne concurrence pas les objets fabuleux à plusieurs millions d'euros de la [Tefaf de Maastricht](#) ou ceux de Frieze Masters à Londres. Il propose, dans un contexte aéré - bien davantage que la foire d'art contemporain Paris + by Art Basel - et feutré, des oeuvres qui vont de l'antiquité à l'art contemporain classique, dans des spécialités diverses, « en moyenne pour des sommes s'échelonnant entre 20.000 et 500.000 euros ». C'est ce qu'explique le président de FAB Paris, Louis de Bayser. « La période n'est pas sereine, reconnaît-il cependant. Elle est moins propice à l'achat d'art. Les transactions sont ralenties même si le haut de gamme de notre offre a les faveurs de la demande. »

Aquarelles de Rodin

A titre personnel, il dirige une galerie bien connue qui porte son nom et qui est consacrée aux dessins anciens. Son stand, comme FAB en général, regorge de petites pépites pour les passionnés d'art. Ainsi Auguste Rodin, à côté de son travail sculptural, avait une production d'oeuvres sur papier, très libre et très enlevée, à l'aquarelle et au crayon.

Chez de Bayser, on trouve une « Femme assise se coiffant » qui ressemble à un personnage antique alanguiné. La texture de ce dessin particulièrement abouti joue avec les effets de transparence (à vendre pour 50.000 euros). La galerie Brame et Lorenceau expose une nature morte à la gouache d'une des stars de l'actualité des musées parisiens : Nicolas de Staël (1914-1955). Sur fond blanc, elle figure des bouteilles colorées qui ressemblent à des personnages debout. A cette époque, le peintre d'origine russe vient d'opérer un passage de la figuration à l'abstraction et ses formes perdent en précision ou comme ici deviennent fantomatiques (à vendre 250.000 euros). Le prix record pour une oeuvre sur papier de l'artiste s'élève à 280.000 euros pour une gouache des années 1950.

Tableaux abstraits de Vieira da Silva

L'une des artistes du XX^e siècle qui reste encore sous-estimée est la peintre portugaise qui vécut en France Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992). Cela devrait bientôt changer, puisque le Guggenheim de New York devrait lui consacrer une rétrospective en 2025. Elle fut un membre éminent de ce qu'on appelle la deuxième école de Paris. « Sa cote n'est pourtant en rien comparable à celle de certains de ses contemporains, comme Zao Wou-Ki ou Soulages », observe [Franck Prazan](#), de la galerie Applicat-Prazan, qui participe à FAB.

Sur son stand, il expose une peinture très atypique mais remarquable de Vieira da Silva. Elle a été réalisée en 1943, avant ses vues de villes animées par des lignes de fuite qui ont fait son succès. Ici, elle figure, dans une gouache sur carton, une scène qu'elle nomme « Désastre », dans laquelle les personnages s'empilent avec le décor comme dans une mosaïque colorée. L'oeuvre décrit la fuite de l'artiste en compagnie de son mari, juif, vers le Brésil, où ils se réfugièrent pendant la guerre (à vendre : 480.000 euros). Le prix record pour Vieira da Silva, 2,2 millions d'euros, a été enregistré pour une toile réalisée un an plus tard et nommée « Incendie ».

De nombreux stands de FAB Paris exposent des tableaux abstraits de l'artiste portugaise, à vendre entre 100.000 euros pour une oeuvre sur papier (galerie Laurentin) et 390.000 euros pour une toile (galerie Mayoral). C'est ainsi que de stand en stand on trouve des raretés qui éclairent sur des petits moments de l'histoire de l'art.

Huile méconnue de Maurice Denis

La galerie Ary Jan expose une huile méconnue de Maurice Denis (1870-1943) dont le Musée d'Orsay possède l'esquisse, baptisée « L'Ile Chevalier ». C'est le nom d'un site breton dans l'estuaire de la rivière de Pont-l'Abbé, où l'artiste réside en 1894. Denis est le porte-voix des théories de son groupe artistique d'avant-garde, les Nabis, inspiré par Gauguin.

Il énonce ainsi « se rappeler qu'un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblé ». Le tableau, dans des teintes très gauguinesques de jaunes, rouges et marrons, figure une forêt barrée de grands troncs d'arbres dans laquelle des femmes et des chevaux blancs déambulent (à vendre 1,7 million d'euros, un des prix forts de FAB Paris).

La galerie madrilène Ana Chiclana offre un portrait de femme par une des gloires de l'Espagne moderne, Joaquin Sorolla y Bastida (1863-1923). Il est plutôt célébré pour ses scènes d'enfants et de dames au bord de l'eau dans des couleurs

sémillantes, mais ici la peinture, datée de 1920, représente la belle marquise de Moret, aux grands yeux clairs, coiffée d'une mantille d'un noir profond. Il est rare de voir des Sorolla sur le marché français, et celui-ci est moins académique qu'à l'habitude (à vendre 150.000 euros).

Art africain bien représenté

Parmi les spécialités de FAB Paris, l'art africain mais aussi les antiquités sont bien représentés cette année . L'excellent marchand Jean-David Cahn, de Bâle, a ainsi apporté une fascinante statuette d'art cycladique : une tête en marbre qui date environ de 2700 avant notre ère. Selon ce dernier, une tête comparable est exposée dans les collections permanentes du Louvre. Elle présente une forme concave marquée uniquement par un nez protubérant triangulaire. Un petit chef-d'oeuvre à vendre 270.000 euros.

Parmi les objets les plus fascinants (et les moins chers) du Salon figure, sur le stand du spécialiste français des armures japonaises Jean-Christophe Charbonnier, un horagai. Il s'agit d'un instrument de musique traditionnel japonais formé à partir d'un grand coquillage dans lequel on a fixé un bec d'argent. A l'origine, cette conque servait à envoyer des messages à distance aux troupes alliées. Cet horagai date de la deuxième partie de l'époque d'Edo, soit du début du XIX e siècle. Il est enserré, pour son transport, dans une élégante maille de soie. A vendre 8.000 euros.

Jusqu'au 26 novembre, au Grand Palais éphémère, à Paris.

> **Immobilier, assurance-vie, impôts, retraites...** pour retrouver toute l'actualité patrimoine, abonnez-vous à notre newsletter > S'inscrire